

24 images

24 iMAGES

Hong Sang-soo

Marie-Claude Loiselle

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (2013). Hong Sang-soo. *24 images*, (163), 47–47.

Hong Sang-soo



« **D**e quoi sommes-nous sûrs? » s'interroge un des personnages de *La femme est l'avenir de l'homme*. Devant ces histoires qui se multiplient, s'entrecroisent, se répètent en se répétant à l'intérieur de chaque film, avec des variantes qui mettent en déroute la capacité de distinguer une quelconque vérité de ce qui relève de la rêverie ou d'un leurre, les films de Hong Sang-soo nous font cheminer dans de pures constructions

mentales qui interrogent autant notre rapport au réel que le cinéma lui-même. Et les vapeurs éthyliques dans lesquelles se trouvent plongés tôt ou tard les personnages, lors d'une de ces incontournables soirées où l'alcool coule à flots, ne participent que davantage encore à embrouiller les situations et à saper nos certitudes.

Tirant profit de tout ce que la vie et les lieux quotidiens peuvent livrer de richesses inattendues, c'est bien toujours la part de hasard et d'inconnu présente au cœur du réel qui guide ce cinéaste, lui qui privilégie le plus de souplesse et de liberté possibles afin de capter ce qu'il contient de fugace : pas de scénarios et de dialogues clairement définis à l'avance, tout petits budgets (à peine plus de 100 000 \$ pour *Hababa!*), équipes de tournage réduites au minimum. Des 14 films réalisés en 14 ans (le plus récent que nous avons pu voir est *In Another Country* en 2012, avec Isabelle Huppert) se dégage une écriture faite d'invention constante – explorant tout le

potentiel de plans-séquences, tantôt fixes tantôt intégrant de rapides panoramiques ou des recadrages au zoom – où se heurtent situations cocasses et douce ironie sur fond d'irrémissible mélancolie. Au fil des ans, les effets de répétitions qui structurent à la fois chaque film et l'œuvre entière, jusqu'à prendre un caractère purement expérimental, nous sont devenus aussi irrésistiblement familiers que tous ces cinéastes, professeurs d'université, étudiants qui peuplent l'univers de Hong Sang-soo : hommes seuls, indécis, maladroits avec les femmes qu'ils cherchent à séduire qui, elles, apparaissent beaucoup plus fortes qu'eux. Autant de récurrences fertiles qui, en traversant l'œuvre sous forme d'échos insistants, y diffusent une magie délicatement aérienne absolument unique. – Marie-Claude Loisel

« ... se dégage une écriture faite d'invention constante où se heurtent situations cocasses et douce ironie sur fond d'irrémissible mélancolie. »

Abderrahmane Sissako

Lors de son passage à Montréal à l'occasion de la sortie de *Bamako* (2006), le cinéaste mauritanien exilé en France nous avait fait part de son intention de tourner un film sur la présence chinoise en Afrique, sujet plus que jamais d'actualité (voir *24 images*, n° 132). Le projet semble repoussé puisque Sissako prépare actuellement *Mettou*, coécrit avec le romancier Mbarek Ould Beyrouk sur le thème du mariage précoce. Pour l'homme formé au VGIK à Moscou dans ses années de jeunesse, faire du cinéma demeure avant tout un acte politique, un acte qui permet de faire entendre au présent la parole d'un continent aussi vaste que riche, en quête de lui-même. Comme dans *Bamako* où, en mettant en scène le procès des institutions financières internationales en partant de la maison familiale, le cinéaste brossait un portrait sans concession des rapports Nord-Sud. Depuis la disparition des Djibril Diop Mambety et Ousmane Sembène, et les apparitions désormais plus discrètes de Souleymane Cissé et Idrissa

Quadraogo, rares sont les grands récits qui nous parviennent des pays africains. Avec le Tchadien Mahamat Saleh Haroun, lui aussi exilé, Abderrahmane Sissako représente aujourd'hui une nouvelle lignée de créateurs qui garde le fort d'une Afrique en mal d'images et d'infrastructures. Son parrainage de la Maison des cinéastes ouverte à Nouakchott en 2003 témoigne à cet égard d'un engagement envers les jeunes générations et du désir de dialogue entre les cultures. C'est sur ce terrain fertile que l'auteur des contemplatifs *La vie sur terre* (1999) et *En attendant le bonheur* (Louve d'or au FNC en 2003) façonne une œuvre en partie autobiographique, marquée par la migration et l'altérité. Une œuvre traversée par l'éclatante beauté des espaces nomades et des lieux transitoires qui attendent et s'abandonnent dans la langueur des jours sans fin. Sans doute avons-nous encore beaucoup à espérer du cinéma d'Abderrahmane Sissako qui confère à son art une dimension des plus réflexives pour porter un discours politique sur les enjeux



africains, tout en forgeant une vision poétique de ce qui fonde la noble communauté des hommes. – Gérard Grugeau

« Pour Sissako, faire du cinéma demeure avant tout un acte politique, un acte qui permet de faire entendre au présent la parole d'un continent en quête de lui-même. »